

L'esprit d'entreprise

Christophe Esnault and Lionel Fondeville

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Esnault, C. & Fondeville, L. (2014). L'esprit d'entreprise. *Moebius*, (142), 111–118.

CHRISTOPHE ESNAULT
LIONEL FONDEVILLE

L'esprit d'entreprise

Lors de mes nuits d'insomnie, je maudissais cette existence sinistre et étouffante, tapissée par les livres de Cioran et les bouteilles de rhum. Cinq fois par semaine, à sept heures du matin, j'ouvrais la porte de mon vestiaire pour enfiler un gilet gris. En blanc et bleu : *À fond la forme*. Je détestais mes collègues. Exécrais ce boulot. Vomissais la plupart des clients.

Quelques années plus tôt, le pouce levé, j'écoutais tranquillement de l'électro-tribal au baladeur sur le bord de la nationale. J'allais me compromettre aux Eurockéennes de Belfort, mais pour assister à un concert de Saul Williams, que ne ferait-on pas ? Un représentant s'arrêta à ma hauteur et mit mon sac à dos dans son coffre. Il filait vers Le Mans et voulut connaître ce qu'il appela mon « parcours professionnel et ma situation actuelle ». Je lui répondis que je passais le plus clair de mon temps à des concerts ou à la pêche. Devant la brièveté et le flou de ma réponse, l'homme, bronzé, épaules larges, socialisé jusqu'à la caricature, me suggéra d'envoyer un C.V. au responsable du rayon pêche du Décathlon d'Angers. L'offre était affichée à la sortie du magasin depuis six mois, apparemment sans succès. Je me dis que ma petite expérience d'animateur auprès d'enfants dans le domaine de la pêche à la mouche, ainsi que l'initiation à la vente lors de stages chez des disquaires pourraient les intéresser. Ce fut le cas. On fait parfois de très mauvaises rencontres en autostop.

Le RMI¹ eut longtemps de formidables avantages. Je réussissais à crêcher à droite et à gauche, claquant radieusement mon fric auprès d'un dealer de pilules magiques qui,

pour moi, cassait ses prix contre quelques services. J'étais une mine d'informations précieuses sur les lieux des divers rassemblements où il pouvait facilement écouler ses acides. À cette époque, je pris le ferry pour assister au festival de Glastonbury. Là, des filles nues se frottèrent à moi avant de m'entraîner dans des buissons plutôt ardents. Puis ce fut le retour douloureux en France, où je dormis un peu trop souvent dehors. Les pseudo-copains nouvellement maqués qui ne répondent pas quand on appuie sur leur sonnette.

Enfin vint l'idée écrasante, mais inévitable, de me coltiner un boulot pour louer un appartement, qui me permettrait d'avoir un boulot, qui me permettrait, etc. Les adresses des squats européens, j'en avais partiellement fait le tour. Je devais bien passer à autre chose. Pas moisir à Saint-Brieuc, au Wagon, repère de punks à chiens. Pas moisir à Toulouse non plus, dans un immense atelier d'artistes sans vitres. Là, on m'avait regardé d'un sale air quand j'avais affirmé n'être doué pour aucune forme d'expression artistique. Ce fut pire quand j'ajoutai que je ne comptais pas justifier ma vie par de vaines et puérides vellités de reconnaissance sociale, basées sur des productions indignes. Je n'étais pas comme eux, et il s'en fallut de peu qu'ils me le fissent chèrement payer. Les bastions anarchistes et libertaires me fatiguaient, eux aussi. Je ne croyais plus en la vie communautaire. Pas davantage en la vie. Mes utopies étaient ratatinées. Le représentant de la nationale me donna le coup de grâce.

Travailler... Vacuité de cette notion. Servitude, humiliation, effacement. Chaque jour, ce frein à ronger pour ne pas tout envoyer valser. Trois ans. Comment ai-je pu supporter ça pendant trois ans? «Fais des efforts pour sourire, tu tires toujours la gueule. Tu n'es pas dynamique, n'oublie pas que nous vendons des articles de sport! Lave ton gilet, il est gris, ça fait désordre. Réponds quand on te dit bonjour. Remplis ta fiche d'évaluation de compétences. Fais preuve de sociabilité et d'esprit d'entreprise pour une fois, inscris-toi sur la liste pour la sortie surprise du dimanche 24 juin, on va peut-être au Futuroscope.» En fait, ce fut Eurodisney. J'y abandonnai le groupe sans tarder pour fumer mon sachet d'herbe, seul. Montagnes

russes avec du hardcore de Detroit dans les oreilles. Je perdais mon âme et dilapidais mon temps. Permanente envie de chialer.

J'ai trop picolé et trop gobé pour réussir à me concentrer sur les exercices d'évaluation proposés tous les ans par le magasin. C'était une habitude: j'avais raté deux fois mon test d'entrée pour passer le diplôme d'accès aux études universitaires. Sans l'espoir d'obtenir un jour une équivalence Bac, mes vagues projets d'entreprendre une formation pas trop débile pour essayer de jouer le jeu social avaient été anéantis. L'impasse, déjà.

Démisionner, c'était perdre quatre mois d'indemnités ASSEDIC². Délicat. Le directeur du magasin me convoquait dans son bureau de temps en temps. Tutoiement obligatoire de part et d'autre, sourires généreux, le moment était plutôt agréable en surface, mais finalement, exténuant pour moi. Il m'expliquait les raisons pour lesquelles je n'étais pas poussé vers la sortie. Selon lui, dans tous les magasins dont il avait été le directeur, au moins un type comme moi se retrouvait dans l'équipe des vendeurs: contestataire, paresseux, solitaire. J'étais son mal nécessaire, la vérification de sa statistique, son grigri. Il m'aimait bien.

En traînant mollement mon transpalette d'appâts sur la moquette verte, je cherchais à donner du sens à ce temps qui m'était volé, totalement indifférent à mes collègues. Pour eux, j'étais au mieux un farfrelu extrémiste, au pire un abruti. Esclaves heureux. Je les méprisais. Leurs *comment ça va?* et leurs *à plus!* grimaçants me donnaient envie de cogner leurs petites gueules avec un club de golf, fer 9. Je n'avais rien à voir avec leur monde aseptisé et bien trop clair – quatre-vingt-dix employés, tous blancs. Rien à voir avec leurs fêtes bidon du samedi soir, leurs préoccupations matérialistes, leurs discours homophobes, sécuritaires et racistes. Avec le degré d'inculture assourdissant et généralisé qui les reliait. Avec leur volonté animale d'atteindre à toute force une place confortable au sein du système libéral, dont ils ne possédaient pourtant pas le début d'une notion. La quasi-totalité était constituée d'étudiants illettrés, adeptes du karaoké, intoxiqués par la terrible légèreté de ton de la boîte. Et bien sûr, chez tous,

une fâcheuse inconséquence concernant la reproduction sexuée. Leur connivence semblait totale. J'avais peu de certitudes, j'en ai encore moins aujourd'hui. Mais celle-ci ne devait jamais plus se déloger de mon cerveau : le vendeur est le vrai nihiliste. Le pire.

Ce matin-là, comme cela m'arrivait souvent, je glissai quelques asticots dans une boîte de poudre énergétique Powder Muscles 196. Ce rituel m'avait beaucoup amusé au début. Mon excitation intérieure s'était bien vite estompée... Étrangement, jamais une seule plainte des clients n'arriva au magasin. Désormais, cela relevait simplement de l'acte de résistance, catégorie « infime ». Ma colère bouillonnait depuis trop longtemps et je savais que cette journée serait spéciale. Je devais faire quelque chose pour me sortir de ce borborygme. N'importe quoi. C'était urgent. J'y pensai en jetant mes cartons dans le concasseur. M'asseoir à l'intérieur du bac, me dissimuler sous les déchets et attendre que quelqu'un vienne appuyer sur le bouton ? Non. Le suicide est une solution plus qu'acceptable, mais je ne voulais pas donner raison à cette société cynique et ultra-violente. La veille, j'avais fini *Contre-feux* de Bourdieu. De plus, l'allusion à la métaphore « la société broie ses enfants » me parut un peu trop appuyée. Je faisais partie d'une machine, j'étais une pièce de voiture Majorette égarée dans le ventre d'une moissonneuse-batteuse, et je me répétais : « Ce n'est pas celui qu'on croit qui brisera l'autre. »

Mon responsable était en Normandie pour l'implantation d'un nouveau magasin. Il gagnait un peu plus que moi, mais à l'heure, je gagnais bien plus que lui. Ses heures supplémentaires n'étaient pas rémunérées. Il était ambitieux : passage obligé. Dans ces cas-là, mes collègues du rayon chasse me donnaient un coup de main, et réciproquement. J'avais accès aux clefs de l'armurerie.

Le magasin ouvrit ses portes. Insensiblement, j'élaborai un scénario. Vision de photos, d'abord. Puis, plans esthétisants, ralentis, court-métrage gore. J'imaginai le contact du métal froid sur mes doigts, les secousses des détonations. Fait divers en première page. Journal de vingt heures. Record d'audience.

Un acte véritable, enfin, par lequel je serais devenu vraiment humain... Ma vie était déjà terminée. Même pas besoin d'y renoncer.

À midi, mon collègue du rayon chasse me remit les clefs, le temps de sa pause déjeuner. Samedi, heure d'affluence... Je fus bientôt sollicité pour la vitrine des cartouches. J'en profitai pour mettre trois boîtes de côté. Plombs n° 2. André Breton avait proposé de sortir dans la rue et de tirer sur les passants, sans méthode, parce qu'ils étaient là. La mort qui prend au hasard, acte surréaliste. Je n'avais pas d'équivalent à *L'amour fou* à écrire. Moi, l'amour, il ne fallait plus m'en parler.

Derrière le comptoir des armes, je chargeai deux fusils, dont un automatique trois coups. Je me sentis étonnamment vivant. Cela ne m'était pas arrivé depuis très longtemps. Je regardai avec tendresse les victimes potentielles qui déambulaient. Dans l'imminence de leur fin et du dernier acte accompli au cours de leur séjour sur Terre, elles retrouvaient un semblant de grandeur. Une euphorie me parcourut.

Je réfléchis quelques minutes. Si je devais me transformer en assassin, autant faire preuve de finesse et donner du sens à ma démarche. Tueur en série, d'accord, mais militant d'abord. Agir dans des stades peu fréquentés, sur des chemins de randonnée... Oui... Descendre exclusivement les porteurs d'un vêtement, d'une chaussure, d'un maillot de bain où apparaîtrait le petit sigle bleu de la marque maudite. Un enquêteur finirait par remarquer la constante, les médias annonceraient l'indice découvert, fréquentation des magasins en chute libre, dépôt de bilan, panique sociale. Cette idée me redonna envie de vivre. Je retirai les cartouches de leur logement, les replaçai dans leur boîte, puis rangeai les deux fusils sur le râtelier. Je refermai le tout à clef en pensant à cette vague connaissance, ce collectionneur d'armes auprès de qui je savais pouvoir me procurer le matériel nécessaire. J'avais enfin un projet de vie.

C'est fou comme on peut déprimer des années avant de trouver l'inspiration de génie qui illumine et transcende son avenir. J'étais sur le point de devenir un bienfaiteur de l'humanité. J'allais démissionner au plus vite et enchaîner le maïs, les pommes et les vendanges jusqu'à bénéficier d'allocations chômage bien méritées. Je tenais à laisser mûrir ma vendetta, à peaufiner mon projet dans ses moindres détails. Ma détermination ne flancherait pas.

Par où commencer ? D'abord, changer de ville. M'exercer longuement au tir avant de débiter ma réjouissante entreprise. Quand les nombreux athlètes, tennismen et autres véliplanchistes décimés rendraient les lieux de pratiques sportives trop surveillés, je créerais la surprise. Je reviendrais cagoulé dans un de ces mêmes magasins. Accomplir ma première idée. Du sang et des tripes sur la moquette verte. Carnage rapide et efficace. Puis, moins d'une heure plus tard, à bord d'une voiture volée, je me rendrais sur un autre de ces lieux où j'avais perdu trois années inestimables, et quand j'aurais vidé deux chargeurs en visant quelques têtes et un genou – handisport, j'adore – j'aurais accompli ma mission. J'adresserais un communiqué à la presse pour exposer mes motivations, dénoncer l'aliénation des masses crétinisées, leur acceptation résignée de leur condition d'esclaves. Je prendrais l'avion pour Mexico, direction Chiapas. J'aurais ainsi mis un point final à mon action. Je me voyais comme une solution alternative au situationnisme et à Action Directe. Les élections présidentielles approchaient. Sauf malchance, j'étais sur le point de changer le destin de ce pays.

Un type interrompit mon orchestration mentale. « Où se trouvent les appelants canards ? » J'ôtai mon gilet et lui répondis que je ne travaillais plus ici. Ahuri, il fixa mon tee-shirt *On Strike* des Thugs.

Deux mois plus tard, les armes étaient acquises, mon entraînement figolé, le plan verrouillé. C'est alors que je tombai amoureux de Victoire. Conseiller financier au Crédit lyonnais à trois quarts temps, elle travaillait dans une agence différente tous les ans. Ne jamais laisser les employés s'installer, prendre leurs repères : l'instabilité crée le désir de se surpasser. Championne régionale de natation, extravertie, entourée d'amis, fermement de droite, elle pulvérisa mon nouvel équilibre mental. Je ne lui demandai pas ce qu'elle pouvait bien me trouver. Je me contentai de sa rage à faire de moi ce qu'elle voulait. De menues considérations éthiques vinrent parasiter mon projet. Devais-je renoncer aux sublimes jambes de Victoire, à ses fesses hypnotiques, à son dos tatoué, à son mètre quatre-vingts ? Ou bien poursuivre l'aventure et lui donner cet enfant dont elle parlait sans cesse ? Je m'étais rapidement

installé dans son appartement. Nous passions nos soirées devant la télé, avachis sur son canapé suédois. Sur ma nuque, je sentais le souffle glacé du rouleau compresseur de la société capitaliste.

Victoire était fière de moi. Sur ses conseils, je m'étais inventé un parcours d'étudiant en biologie, ce qui m'avait permis d'intégrer les rangs du laboratoire pharmaceutique Activis. Mon travail, une étape vers un poste plus intéressant encore, consistait à proposer de nouveaux neuroleptiques, anxiolytiques et tranquillisants à des médecins et des psychiatres. L'ironie de la situation me ravissait. Notes de frais, voiture de fonction, déplacements incessants, téléphone et ordinateur portable payés par l'entreprise... Pour me changer les idées, je pensais parfois aux centaines d'asticots dont j'avais modifié le destin. Je souriais avec tristesse.

Les élections présidentielles qui suivirent mirent un terme à la V^e République. Le charismatique leader de Force et Tradition remporta le deuxième tour avec plus de 60 % des suffrages. Discrètement financé par Activis, il avait habilement exploité l'engouement délirant de la population pour les exploits récents de plusieurs athlètes nationaux. Curieusement, tous blonds aux yeux bleus. Des angevins aux trois premières places du marathon de New York, un saumurois recordman du cent mètres en moins de neuf secondes, l'équipe de hand-ball de Noyant-la-Gravoyère (Maine-et-Loire) vainqueur de l'équipe nationale espagnole (68-4), les All Blacks humiliés au Stade de France avec huit essais pour le jeune angevin Éric Filippo, etc. La presse internationale se rua vers Angers. Les nombreuses analyses de dopage furent négatives.

Entre les deux tours, un journaliste d'investigation affirma que des boîtes de poudre énergétique Powder Muscles 196 auraient été à l'origine de ces prouesses. Quelques jours après l'annonce des résultats du scrutin, sa famille lança un avis de recherche le concernant. En vain jusqu'à aujourd'hui.

Au boulot, on murmure qu'Activis a été chargé de mener les recherches pour identifier la molécule qui décuple les capacités des sportifs angevins blonds aux yeux bleus. Depuis les élections, des inconnus en costume sombre se

baladent dans les couloirs de la boîte. Ils mesurent tous un mètre quatre-vingt-dix et ne parlent à personne.

Je transpire. Mon ventre est noué. Mes mains tremblent. Je viens de trouver, froissé dans une photocopieuse, un exemplaire des résultats de l'analyse. Au milieu, un énorme CONFIDENTIEL. En haut, l'en-tête d'Activis. Des chiffres obscurs dansent devant mes yeux. Je saute au bas de la page. « Conclusion : La molécule étudiée possède un ADN hybride, présentant les caractéristiques des ingrédients du Powder Muscle 196, mêlées à celles de la larve du diptère brachycère muscomorphe, communément appelée asticot. »

1. Revenu minimum d'insertion (France).

2. Associations pour l'emploi dans l'industrie et le commerce (France).